

## QUENEAU ET LA QUESTION DU MAL

**A. DIABLE, subst. masc. Étymol. et Hist. A. 1.** 881 [ms. ix<sup>e</sup>s.] *diaule* « le démon » (*Séquence de Ste Eulalie* ds Henry *Chrestomathie*, pp. 3, 4); fin x<sup>e</sup>s. *diable* (*Passion de Clermont*, éd. d'A. S. Avalle, 102); **2.** ca 1100 fig. *vos estes vifs diables* (*Roland*, éd. J. Bédier, 746); 1611 *un povre diable* (Cotgr.); **3.** 1220-25 adj. (G. de Cambrai, *Barlaam et Josaphat*, 7074 ds T.-L.); 1692 *ce chat, le plus diable des chats* (La Fontaine, *Fables*, éd. Régnier, livre II, *La ligue des rats*, 27); **4. a)** mil. xii<sup>e</sup>s. interj. *Porquoi deable?* (*Le Charroi de Nîmes*, éd. A. Mac Millan, 1304); **b)** début xiii<sup>e</sup>s. *dyable de barel* (*Chevalier au barisel*, éd. F. Lecoy, 474); ca mil. xiii<sup>e</sup>s. *il a le dëable el cors* (*De la damiselle qui ne vot encuser son ami* ds Méon, *Nouv. Rec.*, II, 134); 1694 *tirer le diable par la queue* (Ac.); **c)** 1665 *sévère en diable* (Molière, *L'amour médecin*, II, III); 1735 *elle est en coëffe à la diable* (J.-B. Gresset, *Le caresme impromptu et le lutrin vivant* ds *Trév. Suppl.* 1752). **B. 1.** 1552 *diable de mer* (R. Estienne d'apr. *FEW*. t. 3, 64<sup>b</sup>); **2.** 1764 « levier » et « chariot » (*Encyclop.*); **3.** 1835 *le jeu du diable* [cf. *diabolo*<sup>1</sup>] (Ac.). Empr. au lat. chrét. *diabolus* « diable » empr. au gr. *διὰ βολος* « calomniateur », « diable » [ds la litt. chrétienne]. [CNRTL](#)

### B. **Évangile selon saint Marc**, chapitre 5, versets 1-9

- 1 Ils arrivèrent à l'autre rive de la mer, au pays des Geraséniens.
- 2 Et comme il venait de sortir de la barque, vint à sa rencontre, (sortant) des tombeaux, un ho possédé d'un esprit impur,
- 3 qui avait sa demeure dans les tombeaux; et nul ne pouvait plus le lier, même avec une chaîne, car on l'avait souvent lié avec des entraves et des chaînes, et il avait brisé les chaînes et broy entraves, et personne n'était capable de le dompter.
- 4 Continuellement, de nuit et de jour, il était dans les tombeaux et sur les montagnes, poussant de et se meurtrissant avec des pierres.
- 5 Ayant aperçu Jésus de loin, il accourut, se prosterna devant lui, et,
- 6 ayant poussé des cris, il dit d'une voix forte : " Qu'avons-nous affaire ensemble, Jésus, fils du Dieu haut? Je vous adjure, par Dieu, ne me tourmentez point. "
- 7 C'est qu'il lui disait : " Esprit impur, sors de cet homme. "
- 8 Et il lui demanda : " Quel est ton nom? " Et il lui dit : " **Mon nom est Légion, car nous som nombreux.** "
- 9

**C. Léviathan** Le nom Léviathan (de l'**hébreu**: לִוְיָתָן, *liwjatan*) vient de la mythologie phénicienne qui en fait le **monstre du chaos primitif**. C'est également un monstre marin évoqué dans la **Bible**, dans les **Psaumes** (74,14 et 104, 26), dans **Isaïe**, 27, 1 et au **Livre de Job** (3:8 et 40:25 et 41:1). C'est un monstre colossal, dragon, serpent et crocodile, dont la forme n'est pas précisée ; il peut être considéré comme l'évocation d'un cataclysme terrifiant capable de modifier la planète, et d'en bousculer l'ordre et la géographie, sinon d'anéantir le monde. [Wikipedia](#)

## I. LE CHIENDENT (1933)

### A. **Chapitre II (pp. 34-37)**

La lumière de la veilleuse révélait trois à quatre formes dégonflées par le sommeil, recherchant en vain une confortable position pour dormir. De l'une d'elles simplement assise la tête oscillait ; de l'autre, les pieds voisinaient un visage effondré, les yeux bouchés par la fatigue, agrémentés d'une chassie naissante. Narcense, dans un coin immobile les yeux fixes, ne voyait pas les corps mal vêtus et par-delà les planches brunes de troisième classe apercevait une villa qui n'avait pas eu la force d'atteindre son premier étage et demeurait acéphale. De temps à autre, la grand-mère passait avec son cortège de poules picorantes et ses manies de vieille préhistorique et ses trois dents agressives et ses envies de pisser continuelles. Une bonne vieille c'était. Dans la cuisine, préparant le dîner, cette femme si belle. Un des somnolants sortit dans le couloir, ce qui fit son voisin s'agiter et automatiquement gagner de l'espace. L'autre revint quelques minutes après et s'insinua dans sa place diminuée.

Une grande ville s'annonça par des lumignons multiples. Un pont surplombait une rue de faubourg. Narcense entra aperçut un chien gueux, zigzaguant en quête d'ordures. Puis, dans la gare, le train, graduellement, stoppa. Des voyageurs descendirent, les yeux gonflés et les mains molles. Narcense se pencha à la fenêtre, regardant les gens aller et venir et s'agiter et le buffet à roulettes et le marchand d'oreillers et de

couvertures. Cinq minutes plus tard, le train repartait, asthmatissant. Narcense se rassit. Un nouveau venu occupait un des coins laissés libres par le départ des premiers somnolants. L'aspect de ce personnage était bien singulier; non pas en raison de ce fait qu'il possédait deux bras, deux jambes et une tête, mais parce que ces bras, ces jambes et cette tête étaient de dimensions si réduites que l'on pouvait, sans beaucoup de crainte de se tromper, appeler cet homme un nain. De plus une barbe blanche pointue ornait son visage dans lequel clignotaient deux yeux percés à la vrille; la barbe atteignait l'avant-dernier bouton du gilet en commençant par en haut.

Il demanda si ça ne faisait rien de laisser la lumière allumée. Narcense, ça ne le gênait pas. Avait pas envie de dormir. L'autre se mit à lire avec une attention soutenue un numéro de *Paris-Galant*. Lorsqu'il eut terminé, il le froissa, le jeta sous la banquette et se mit à rabinagrober dans sa barbe : «Quelle vie, quelle vie, quelle vie », ce qui fit rigoler Narcense, lui qui depuis quarante-cinq minutes examinait le curieux oiseau.

«Ça ne va pas? lui demanda-t-il gentiment.

- Merde ». répondit le nain, qui, sortant un peigne menu de la poche supérieure droite de son gilet, se mit à démêler sa barbe blanchâtre embroussaillée.

Narcense n'insista pas. La barbe peignée, le petit être se cura le nez avec un index, contemplant longuement le produit de ses explorations ; puis les roulant en boule.

« Ça ne va pas, ça ne va pas, recommença-t-il à grommelouiller. Quel métier !

- Quel métier?

- Ça vous regarde? »

Narcense commençait à bien rigoler de cette misère et de cette mauvaise humeur réduites à d'aussi basses proportions. Cette teigne humaine impuissante et écrasable.

«Je parie, dit Narcense, que je devine quel métier vous faites.

- Parions ! Dix francs que vous ne devinez pas !

- Dix francs que je devine !

Cochon qui s'en dédit, comme disait le fermier de ma très chère amie, la comtesse du Rut. Quel métier ?

- Eh bien, aventurier.

- Mettons que vous avez gagné cent sous », dit le nain, qui les sortit d'un porte-billets suifeux.

Narcense s'amusait.

«Je suis heureux de vous avoir rencontré lui dit-il en empochant les cinq balles, vous me changez les idées.

- Vous en aviez besoin ?

- Ça vous regarde ? »

La crotte daigna sourire.

«Et qu'est-ce qui me vaut ces cinq francs ? reprit Narcense.

- C'est vrai. Eh bien (il baissa la voix). Je suis parasite.

- Ah, ah.»

Parasite, voyez-vous ça, ce ciron, ce micron, cet ion, ce neutron, un parasite !

«Et j'agis - par la peur.»

La peur, voyez-vous ça, cette miette, ce copeau, cette rognure, il agit par la peur !

«Oui, je fais peur aux vieilles femmes et aux enfants. Parfois même aux adultes. Je vis de la lâcheté des autres. Est-ce bête, hein, d'avoir peur ? Qu'est-ce que ça représente comme merdouille au fond de l'âme.

N'est-ce pas meussieu ? Meussieu ?

- Narcense.

- Joli nom, et vous êtes ?

- Musicien.

- Charmant.

- Sans travail et sans le sou.

- C'est comme moi. Figurez-vous que j'avais un bon filon et que... Mais ça serait une trop longue histoire à vous raconter. Voilà le tunnel de K. Je descends au prochain arrêt.

- Je vais jusqu'à Tornay, dit Narcense.

- Dites. Est-ce que vous ne connaîtriez pas une maison où l'on pourrait me donner l'hospitalité ? C'est pour dans quelques mois.

- Non.

- Ça ne fait rien. »

Brusquement, comme ça, ça lui passe par l'idée à Narcense :

«Attendez. Je connais une villa. Rue Moche. A Obonne. A moitié construite. Il y a un enfant. Un père. Une. Oui, voilà. Un sale gosse. »

Le toup'ti nota l'adresse sur un calepin.

«Vous réussissez toujours à faire peur ?

- Oui. Quand je veux. Vous-même, je peux vous ...

- Sans blagues ? » rigola Narcense.

Le train freinait. Le nain se trouvait déjà dans le couloir, la valise à la main.

«Un jour je vous ferai une sacrée crasse, vous verrez, une crasse qui vous démolit pour la vie. »

Il disparut.

Narcense sourit. Pauvre être déchu, misérable, injustement réduit par la nature à la proportion d'un pou. Qui vous démolit pour la vie. Comme s'il avait besoin de ça. Pauvre con.

## **B. Chapitre VI (pp. 188-191)**

Papa, maman travaillent; l'enfant possède la maison, le jardin, les meubles et sa liberté. Il fait ce qui lui plaît. Il a promis de travailler son allemand. Grimpé sur les ruines du premier étage, il travaille donc son allemand. Il apprend par cœur une liste de mots, mais sa mémoire est peu vaillante ; il peine et se voit obligé de répéter cent cinq et des fois un même substantif avant de se l'incruster dans le souvenir. Encore l'a-t-il oublié le lendemain.

Assis sur un petit mur, les pieds dans une épaisse poussière plâtreuse, il relit et lit son énumération de termes relatifs à l'agriculture. Hache, cognée, coin, serpe, scie, arrosoir, hotte, crible, charrue, soc, herse, aiguillon, joug, faux, faucille, fléau, van. Pressoir, c'est die Kelter. Le moyen de se souvenir de cela ? Il répète pressoir die Kelter soixante et trois fois, puis l'arrosoir, die Giesskanne également soixante et trois fois. Bien. Maintenant, pressoir ? Le moyen de jamais savoir ça ? Pressoir ? Pressoir ? Pressoir ?

Il est 3 heures d'automne. Le calme règne au lotissement. Des maisons voisines ne se font pas entendre. De temps à autre le chien de meussieu Exossé aboie ; les poules de Mme Causerse coassent ; une auto fait coin coin, la bicyclette du facteur cuicui et la brouette du jardinier cricri. Ces bruits divers et discrets donnent à la verdure des platanes un charme que seuls les esprits distingués peuvent apprécier. Théo les apprécie.

Précisément, il entend la bicyclette qui cuicuite comme un moineau. Le briffe-tréqueur plonge le nez dans un grand sac plein de papiers pliés, et il sort une enveloppe et la jette en tirant sur une sonnette. Cette suite d'actes incohérents intéresse vivement le philologue perché. Il répète quarante et huit fois kelter pressoir, avant de se décider à descendre voir skeu cé.

Le doigt dans son livre pour conserver la page, il regarde la briffe avec attention. Timbre français de cinquante centimes ; mise à la poste rue des Sardines, ce jour même à 7h15. Adresse : M. Étienne Marcel, rue Moche, Obonne. Au dos : timbre à date d'Obonne. Epaisseur : mince. Transparence : on ne voit rien. Conclusion: quai skeu cé ?

Si tu sais dire pressoir en allemand, je m'autorise à ouvrir cette lettre. Pressoir en allemand se dit : die Giesskanne. Très bien. Vous avez l'autorisation d'ouvrir cette lettre. Tout travail mérite récompense.

Théo restait derrière la grille, son guechprechttoffe à la main gauche, et la briffe à la main droite. Il se préparait à faire demi-tour pour aller à la cuisine faire bouillir une casserole d'eau grâce à la vapeur de laquelle il pourrait être renseigné plus rapidement que son beau-père sur le contenu de cette enveloppe, lorsqu'une voix se fit entendre; et la voix disait :

«Vous n'auriez pas une cigarette à me donner ?»

Théo regarda autour de lui. Il n'y avait personne. Il pâlit. Il n'aimait pas beaucoup ce genre de plaisanteries, Surecertain, il n'y avait personne ; voilà qui ne laissait pas d'être inquiétant. Il respira un bon coup pour s'équilibrer la cénesthésie et de nouveau la voix se fit entendre ; la voix disait :

« Une cigarette, je vous prie. »

Le gosier sec et le foie retourné, Théo examina ses alentours. Le résultat de cet examen le confondit : le jardin était vide et la rue également. De pâle, il devint blême. Il éprouva le besoin urgent d'aller quelque part. La voix continua :

« Ça vous étonne de ne pas me voir? N'ayez pas peur, mon petit garçon. Ouvrez donc la porte et donnez-moi une cigarette. »

Théo hésita entre deux alternatives : ou bien donner cours à son projet d'évacuation, ou bien suivre le

conseil de la voix et ouvrir la porte. L'un et l'autre de ces actes présentant des avantages, il lui était difficile de se décider; mais comme il fallait en finir avec cette intenable situation, il résolut de s'en remettre au hasard; à ce qu'il appelait le hasard, mais qui, on va le voir à l'instant, n'était que de la triche. En effet, il décida qu'il ouvrirait la porte s'il se souvenait comme on disait échelle en allemand et, dans le cas contraire, de tourner les talons. Il se souvint du mot « Flougue » ; et s'en satisfit. Il ouvrirait donc la porte; mais comment le fait d'ouvrir cette porte, ferait-elle apparaître le mystérieux quémendeur ? Il n'y réfléchit point.

« Allons, allons, mon enfant, n'ayez pas peur », encourageait la voix.

Théo s'avança. Il posa son livre sur le rebord du petit mur. La porte se mit à grincer et, dès qu'elle fut entrouverte, Théo vit son interlocuteur.

« Alors, vous n'avez plus peur ? »

Non, il n'avait plus peur. Il avait plutôt envie de rire, bêtement.

« Comment se fait-il que vous habitiez une maison en démolition ? reprit l'ex-invisible.

- Elle n'est pas en démolition, elle est en construction. Mon père n'a plus l'sou pour la terminer.

- Ahah. Et qu'est-ce qu'il fait votre père ?

- Dites donc, vous êtes bien curieux.

- Ne vous fâchez pas, mon enfant; cette maison m'intriguait.

- C'est bien c'que j'dis, vous êtes un curieux.

- Et vous un malpoli, mon enfant. Respectez ma barbe blanche.

- J'la respecte, vot'barbe ; mais qu'est-ce que vous m'voulez ?

- Ne craignez rien, jeune homme. Je voudrais simplement visiter cette curieuse villa.

- Pourquoi que vous m'demandiez une cigarette ?

- Pour en avoir une, mon petit. Vous en avez sur vous ?

- J'fume pas.

- Ça ne fait rien ; je voudrais surtout entrer. Je serais curieux de visiter cette étrange demeure.

- Elle n'a rien d'étrange, notre "demeure".»

Théo referma la porte.

« Vous êtes bien méfiant, jeune homme. Que pouvez-vous craindre de ma part ?

- Sque chsais ! moi !

- De la part d'un faible vieillard.

-Hm.»

Théo fronçait les sourcils avec inquiétude, ce qui lui donnait l'air constipé.

« Voyons, mon enfant, réfléchissez un peu. Que pouvez-vous craindre de ma part ? Ai-je l'air redoutable ?

Méchant ?

- Vous m'fichez la trouille.»

Le nain éclata de rire, triomphalement :

« Ouvre donc, triple idiot.

- Comment vous vous appelez ?

- Bébé Toutout. Ouvre donc, stupide peureux.

- Vous resterez pas longtemps, hein ?

- Mais non, mais non. »

Théo, très inquiet, entrouvrit la porte. Le nain se faufila dans le jardin, comme un chat. Il était pauvrement habillé, mais sa barbe blanche en faisait un personnage respectable. Il couvrait sa grosse tête d'une espèce de casquette à oreillettes d'une espèce rare, et portait à la main un petit sac de voyage. Sa taille ne dépassait pas 0 mètre 68. Il traversa rapidement le jardin et pénétra dans la villa sans se gêner autrement.

### **C. Chapitre VI (pp. 196-199)**

Lorsque le dîner fut fini, Bébé Toutout replia sa serviette avec soin, et, rotant sans discrétion, assura qu'il était fort satisfait de son repas. Puis demanda une cigarette à Etienne et s'informa si ce dernier n'avait point l'habitude de prendre quelque liqueur digestive ; mais Étienne ne l'avait pas, ce qui fit le nain un peu se renfrogner. Cependant, la famille Marcel silencieusement le regardait. Comme un escargot qui jouerait de la trompette. Comme une mouche qui ferait du trapèze volant. Comme un pot de moutarde qui écrirait ses mémoires. Comme un gendarme qui effeuillerait une rose. Comme un morceau de sucre qui s'baladerait la canne sous l'bras.

Imperturbable, l'autre se laissait contempler et fumait en toute paix.

« Qu'est-ce qu'on prend le matin? du café ou du chocolat? demanda-t-il paisiblement.

- Du café, répondit Alberte sans réfléchir.

- Je préfère le chocolat », riposta le minime.

La famille Marcel ne dit mot : c'est que ça tournait au tragique. Il fallait expulser sans retard ce singulier parasite qui semblait décidé à s'incruster définitivement chez eux ; et qui n'essayait même pas de légitimer sa conduite. Faisant précéder sa question d'un léger tous sottement, Etienne lui demanda :

« Vous allez passer la nuit à l'hôtel ?

- Il y a un hôtel à Obonne ?

- Oui, pas loin d'ici, chez Hippolyte.

- Ah. Je préfère coucher ici.

- Mais il n'y a pas de lit.

- Ah.»

Étienne n'est pas beaucoup plus avancé qu'avant.

« Il serait peut-être temps que vous partiez si ...

- Je suis très bien ici. »

Alors Théo éclata :

« I s'fout d'nous, ce petit bonhomme. Vous croyez peut-être qu vous allez dormir ici ? Mon œil. Je vais vous prendre par la peau du cou et vous foutre dehors comme un chat qu'a pissé dans un coin.

- Oh, Théo, fait Alberte. Comme tu es grossier.

- Na, vous voyez ce que vous dit madame votre mère », s'exclame le nain, triomphalement.

Théo se lève, le nain va se faire moucher. Mais Etienne, généreux, arrête le geste de son beau-fils et lui conseille le calme. Théo se rassoit en grommelant. Le nain s'amuse follement.

« Vous n'perdez rien pour attendre, rage Théo.

- On va voir.» Puis : « Vous me croirez si vous voulez, je suis resté comme ça plus d'un an chez une vieille dame très bien, la baronne du Poil. J'avais la belle vie ; champagne à tous les repas, l'auto à discrétion et tout et tout. Il suffisait que je grince des dents comme ça (il grince) pour qu'elle me donne tout ce que je voulais.

- Et pourquoi n'y êtes-vous pas resté plus longtemps, lui demande-t-on.

- Elle est morte », soupire-t-il en faisant semblant de s'essuyer une larme. «Elle est morte d'hémorroïdes purulentes. Pauvre chère vieille dame ! Pauvre vieille chère dame ! Quel bon cœur elle avait !

- Et après sa mort, qu'est-il arrivé ?

- Les héritiers m'ont prié de m'en aller. Ils étaient plus forts que moi, n'est-ce pas? Je suis parti. Ensuite j'ai vécu chez ... Mais Je ne vais pas vous raconter ma vie.

- Elle paraît pourtant bien curieuse, dit Étienne.

- Peuh, fait le nain. Rien de bien extraordinaire. On se débrouille comme on peut.

- Alors, si je vous comprends bien, vous avez l'intention de retrouver ici un équivalent de la baronne du Poil? »

Théo rit. Le nain aussi.

«Maizouï. »

Alberte sourit. Étienne aussi. La conversation devient très cordiale.

«Alors vous croyez que vous allez rester ici pour y manger et y dormir ?

- Pourquoi pas ?

- Mais comment comptez-vous y arriver ? »

Ça devient très amusant.

« Par la peur et par la ruse.

- Par la peur ?

- Eh oui, meussieu Théo n'était pas très rassuré lorsqu'il se trouvait seul avec moi. N'est-ce pas meussieu Théo ? »

Meussieu Theo ne répond pas. Etienne reprend.

« Mais vous ne craignez pas une expulsion brusquée?

- C'est un risque à courir.

- Vous avez encore l'espoir de passer la nuit ici ?

- Bien sûr.

- Vous savez qu'il n'y a pas de lit.

- Vous n'allez pas me dire que vous couchez par terre !
- Je veux dire que nous n'avons pas de chambre d'amis.
- Un fauteuil me suffirait.
- Une casserole, même », dit Théo.

Alberte et Étienne éclatent de rire.

«C'est ça, fichez-vous de moi, maintenant. Insolent ! Goujat !

- Il nous insulte maintenant.
- Je, dit Étienne, crois que le moment est venu de vous en aller.
- Ça s'rait même prudent d'votre part, grogne Théo.
- Allons, reste tranquille », lui dit-on.

Le nabot descend de sa chaise et va dans la chambre de Théo y chercher sans doute sa casquette et sa valise. Mais il n'en ressort pas ; et très tranquillement, ferme la porte derrière lui, à clef.

« Bonsoir tout le monde », crie-t-il à la famille Marcel qui pleure, qui pleure de rire.

«Ça alors, c'est trop drôle, dit-elle la famille. Alors, c'est du culot », qu'elle ajoute en larmes, en larmes de rire.

Il fut décidé qu'Alberte irait coucher chez Mme Pigeonnier la voisine. Théo insista pour accompagner sa mère. Ce qui fait qu'Étienne resta seul à la maison.

Il y avait encore de la lumière dans la chambre du nain.

Etienne toqua.

«Kesky ? dit-on de l'autre côté.

- Vous avez sommeil ?
- Pas encore.
- Vous pourriez répondre à une question que je voudrais vous poser ?
- Si elle n'est pas indiscreète.
- Elle ne l'est pas.
- Alors, allez-y.
- Je voudrais vous demander ce que vous pensez de l'apparence.
- Qu'est-ce que ça veut dire?
- Je voulais vous demander si vous pensiez quelquefois à ...
- La vie ?
- Par exemple. »

Le nain toussa, s'éclaircissant la voix.

« Attendez un instant, je vous prie, lui cria Etienne, je vais chercher une chaise. »

Il s'assit et colla son oreille contre la porte.

#### **D. Chapitre VII (pp. 244-245)**

[D]es flots d'hydromel coulèrent dans les gosiers.

« A quoi que vous passez vot'temps ? demanda-t-elle, quelques bouteilles plus tard.

- Autrefois, on faisait de la métaphysique, répondit Etienne.
- On en fait encore de temps en temps, ajouta Saturnin, mais ça devient de plus en plus rare. Pourquoi ça ?
- A cause de la pluie.
- Eh bien », hurla la la lareine se dressant vers la nuit qu'illuminait un rond morceau de suif auquel des coups de pouce déments avaient donné figure humaine, « eh bien, la pluie, c'est moi ...
- C'est pas vrai, dit Saturnin.
- Dis donc, toua, tu m'prends pour une menteuse, maintenant?
- Oh ça non, ça non!
- Eh bien oui, je suis la pluie ! La pluie qui dissout les constellations et qui détraque les royaumes, la pluie qui inonde les empires et qui humecte les républiques, la pluie qui emboue les godasses et qui se glisse dans le cou, la pluie qui coule le long des vitres sales et qui roule vers les ruisseaux, la pluie qui emmerde le monde et qui ne rime à rien. Je suis aussi, tenez-vous bien, le soleil qui défèque sur la tête des moissonneurs, qui écorche les femmes nues, qui flambe les arbres, qui pulvérise les routes. Et je suis aussi le verglas qui casse la gueule des gens et la glace qui s'entr'ouvre sous les pas de l'obèse et la neige qui refroidit les râbles et la grêle qui démolit les crânes et le brouillard qui humecte les poumons. Yo soy aussi la belle saison, les mois de printemps qui font éclore les maladies vénériennes, bourgeonner les faces et gonfler les ventres. Zé souis

le printemps qui vend vingt sous son brin de muguet et l'été qui fait crever de trop vivre. Ch'suis l'automne qui fait pourrir les fruits et l'hiver qui vend son buis le jour des rats morts. Ich bine la tempête qui hurle avec les loups, l'orage qui fait rage, l'ouragan qui dépouille ses gants, la tornade qui reste en rade, la bourrasque qui s'efflasque, le cyclone sur sa bicyclette, le tonnerre qui tête et l'éclair qui lui, luit. Haillame ...

- J'demande à vôhar », interrompit Saturnin qui commençait à être un peu givré.

Etienne le poussa du coude, l'invitant au silence.

## II. LES ENFANTS DU LIMON (1938), les relations Chambernac et Purpulan

### A. Livre premier, III (pp. 623-626)

Humide et nu, le sieur Chambernac, proviseur du lycée de Mourmèche, s'entendit toquer à la porte de sa salle de bains où il se dégrasait pour la seconde fois de la journée, pratiquant les ablutions en nombre considérable à cause de la huiliproduction intense de son derme, oléigénation qu'il attribuait à la trop grande contension de ses humeurs cervicales non volatiles mais fixées et perlifiant tout partout à la surface de son corps comme suite de recherches et d'études particulières difficiles, singulières et rares.

Humide et nu, le sieur Chambernac, proviseur du lycée de Mourmèche, sortait donc d'un de ses bains journaliers, lorsqu'il perçut à travers les gouttes d'eau savonneuse qui bulbulaient dans ses oreilles, un toc.

« N'entrez pas, hurla-t-il pas sûr de ne pas avoir fermé sa porte.

« Auriez-vous l'obligeance de répéter l'avant-dernier mot de la phrase que vous venez de prononcer? » dit le toqueur de l'autre côté (il va bientôt être de celui-ci).

« Quoi ?

- Je vous demandais de répéter.

- Qui êtes-vous bonguieu ? le plombier ?

- Non.

- Alors, fichez-moi la paix.

- Comment ? je n'entends pas bien.

- Je vous dis de ne pas entrer.

- "Entrez", vous avez bien prononcé ce mot : "entrez" ?

Et il entra.

Coulant par le petit trou du fond, l'eau grise, avant de s'en aller, laissait sur les parois de la baignoire une mince couche de boue.

L'arrivant referma la porte derrière lui et jaugea son homme, humide et nu, d'un œil que ne venait contaminer aucune appréciation subjective, romantiquement dégoûtée devant la nudité d'un sexagénaire bedonnant et non musclé ou bien homosexuellement appréciative d'une anatomie inédite.

« Eh bien, fit aimablement l'inconnu, on peut dire que votre ventre ne fait pas de plis. »

Cependant, le proviseur se perdait dans les dédales de la frousse et les labyrinthes de l'indignation. L'une commençait à relâcher doucement son activité viscérale, l'autre à réduire sa capacité pulmonaire.

« Moi, continua l'inconnu moins aimablement, je ne comprends pas qu'on dise à des gens d'entrer dans sa salle de bains cantonnier tout nu.

- Couac ? béguibégua Chambernac.

- Eh bien, c'est simple, fit l'autre furieux, vous me dites d'entrer et vous êtes tout nu. Faut avoir du vice. Moi, des mœurs comme ça, j'en suis tout révolté. »

Sa victime s'essuyait le visage, maintenant humide non d'une saine eau balnéaire mais de la sueur de l'angoisse.

- Est-ce que vous croyez que ça m'amuse moi de voir vos pudenda ? Ah ça non alors ! Je préfère ne pas regarder. »

Et il se retourna ; mais dans la glace fixée contre la porte, il pouvait surveiller le comportement du cobaye : car c'était la première fois qu'il se livrait à ce sport et il n'était pas encore très sûr de sa technique.

Le proviseur, profitant de cette discrétion, commençait à se rhabiller ; il enfile donc son rasurel, il enfile sa chemise, il enfile son caleçon, que n'enfilera-t-il donc pas ? son pantalon : il est dans la pièce voisine. Il explique la chose à l'envahisseur.

« C'est ça, passons à côté. »

Il ouvre la porte et montre le chemin.

« Tout de même, fit rêveusement l'inconnu, quel père de famille mourmèchien pourrait jamais penser que le proviseur du lycée se livre à des exhibitions nudistiques devant - je dis bien : devant des hommes. »

Abandonnant soudainement son calme impressionnant, il se mit à mimiquer de long en large en agitant un mouchoir et en proférant des interjections réputées tantouses chez les gens qui ne connaissent la chose que par les caricaturistes et les chansonniers. Le pauvre, assis sur son lit, regardait atterré.

« Eh bien, fit l'autre, vous ne dites rien ?

- Sortez ! miaula le persécuté.

- Entrez, sortez, c'est tout ce que vous savez dire.

- Mais je ne vous ai jamais dit d'entrer, à la fin ! C'est vous qui êtes entré comme cela. Et puis, comment avez-vous pénétré dans mon appartement ? Je vais appeler la police.

- Je vous en défie bien.

- C'est ce que nous allons voir.

- Quand vous m'avez dit d'entrer, sans doute avez-vous cru que c'était un de vos élèves.

- Atroce calomnie, s'exclama le proviseur. Je vais mettre mon pantalon.

- Ça ne vous rendra pas votre honorabilité.

- Ah, ah, ah, ah, vous croyez que ça se perd comme ça l'honorabilité

- Je ne le crois pas, je le sais. »

Chambarnac se met le haut du corps dans un veston, le bas dans un pantalon.

« Maintenant que je suis en tenue, vous allez me faire le plaisir de déguerpir. »

L'autre ne bronche mie.

« Estimez-vous encore heureux que je n'appelle pas la police pour vous faire passer le goût des plaisanteries d'un goût plus que douteux.

- Tiens vous avez changé d'avis depuis tout à l'heure. Tout à l'heure, vous vouliez appeler la police. Je vois que vous avez réfléchi. Vous faites bien. Il ne nous reste plus qu'à parler sérieusement.

- C'est bien là où j'aurais voulu que vous en vinssiez plus tôt.

- Résumons donc ce qui s'est passé : un : j'entre ; deux : vous faites des cochonneries.

- Oh !

- Et trois, vous me devez une réparation.

L'intrus respira : ce n'était que ça : avec la pièce, il en verrait la farce. L'intrus le devina :

« Mais, qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'une pièce de quarante sous ? Quarante sous ! »

De mépris, il cracha (pour de vrai) sur le tapis.

« Moi, fit-il, je ne demande pas la charité. Moi, fit-il, je ne vis pas d'aumônes. Moi, fit-il, je ne fais pas la quête. Moi, fit-il, je ne suis pas un anormal. Moi, ce que je veux, c'est du travail.

- Du travail ? répéta le proviseur, vous dites : du travail ?

- J'ai dit : du travail, et je veux du travail. Vous me comprenez, vilain satyre ?

- Et qu'est-ce que vous savez faire ? gémit la victime.

- Il ne s'agit pas de ce que je sais faire, mais de ce que je veux faire.

- Et que voulez-vous faire ? mégit la victime.

- Je veux être professeur.

- Rrrrrraaaaaahhhhhh, rugit la victime.

- Remettez-vous.

- Professeur de gymnastique ? railla la victime qui trouva la force suffisante pour émettre quelques hoquets empreints d'une joie sombre.

- Ne vous foutez pas de moi.

- Alors, comme ça, vous voulez être professeur ?

- Oui, c'est une vocation. Il ne me manque que les diplômes. Mais quelle importance ça a les diplômes.

- Oui. Quelle importance ça a les diplômes, répéta Chambarnac d'une voix terreuse.

- Je ne suis pas méchant, je prendrai la classe qui vous arrangera le mieux.

- Bonguiou de bonguiou, il y a bien celle de philo. Bouvard vient de mourir subitement.

- La philo me plaît, dit Purpulan.

- Bonguiou de bonguiou, ça va m'en faire des histoires.

- Moins que si vous ne vouliez pas de moi. »

## **B. Livre premier, V (p. 627)**

Lorsque Purpulan était arrivé à Mourmèche, il ignorait certes ce détail de la vie passée intime secrète du proviseur. Longtemps il avait hésité. Qui choisirait-il pour expérimenter les préceptes qu'au cours de leçons,

payées d'ailleurs fort cher, lui avait enseignés un nain expert dans l'art du parasitisme et même créateur en cette matière d'une technique entièrement nouvelle ? Il avait naturellement éliminé les gens pauvres, tous les gens pauvres, dont il estimait trop facile d'exploiter le bon cœur : et ce n'était pas au bon cœur que, selon son maître, il fallait s'adresser, mais à la crainte, à la trouille et à la superstition. S'il n'était ni nain, ni barbu, Purpulan possédait cependant certaines qualités de cet ordre qui lui permettaient d'espérer quelques succès dans cette branche de l'activité humaine contemporaine si vilisée.

Il était beau, et il avait l'haleine fétide, plus sulfhydrique encore que sulfureuse, réalisant ainsi d'une façon concrète l'image terrifiante et louche d'un ange déchu.

### **C. Livre premier, VIII (pp. 630-631)**

Purpulan, arrivé inconnu à Mourmèche, inconnu de Mourmèche et ne connaissant pas Mourmèche, n'avait aucune raison de choisir çui-ci plutôt que çui-là. Pourquoi le sous-préfet plutôt que le geôlier, l'huissier plutôt que le notaire, le banquier plutôt que le conservateur du musée de préhistoire ; ou encore, l'épicier plutôt que le boucher, le maçon que le garagiste ; ou encore, pourquoi un rentier ; ou encore, pourquoi un ébéniste. La question se présentait d'une façon d'autant plus ouverte que c'était son début à lui dans la carrière.

Le soir, il erra dans Mourmèche, regardant les fenêtres éclairées, ne sachant se décider pour telle ou telle famille. Certaines lui paraissaient si solides et si calmes et si pacifiques qu'il n'aurait trouvé qu'échec en voulant s'y insinuer ; d'autres lui semblaient présenter cette incertitude inquiète favorable à ses projets : mais là encore comment choisir ? Aucune, malgré tout, ne paraissait lui offrir une probabilité appréciable de succès. Puis les fenêtres s'éteignirent et il retomba dans la nuit.

Il finit par découvrir dans cette obscurité provinciale un numéro de bordel. Il comprit alors que le premier homme ayant plus de cinquante ans qu'il en verrait sortir, et respectable, serait son homme. Quelques instants après, Chambernac s'en glissait hors. Purpulan n'eut plus qu'à le suivre jusqu'au lycée où il logeait.

### **D. Livre premier, XII (extraits, pp. 643-644)**

[...] Purpulan assura le proviseur de sa plus abjecte soumission.

« Dites-moi maintenant, reprit Chambernac, qui donc vous enseigne le singulier métier que vous pratiquâtes si mal ?

- Mon père, d'abord, monsieur Chambernac. C'était un pauvre diable comme moi et qui appartenait au plus bas ordre de la hiérarchie infernale : un prolétaire de démon.

- Ne parlons pas politique, dit Chambernac.

- Bien, monsieur Chambernac. Mon père commença donc mon éducation mais je le perdus encore très jeune : un exorcisme mal digéré le fit trépasser alors que je n'avais encore que treize ans. Je vécus quelques mois dans la forêt de Bondy ; je me nourrissais de glands et d'écorces d'arbres. Vous pouvez me croire, monsieur Chambernac, ce n'était pas drôle. Là-dessus la guerre éclata. Lorsque les Allemands avancèrent sur Paris, je pris le parti de fuir et me réfugiai à Bordeaux où je passai quelques bonnes années. Ensuite je fus appelé sous les drapeaux et après renvoyé dans mes foyers, comme ils disent. J'ai beaucoup appris au régiment, monsieur Chambernac, mais pas suffisamment tout de même pour me démerder dans la vie civile. Je fus cambrioleur, souteneur, escroqueur, tuyauteur, indicateur, racoleur, recéleur, tricheur, imposteur, opiumeur, morphineur, cocaïneur, héroïneur, voleur, entremetteur, griveleur, maraudeur, tripoteur, fraudeur, chapardeur, dévaliseur, contrefacteur, maquilleur, frelateur, falsificateur, détrousseur, dépouilleur, usurpateur, pilleur, truqueur, mouchardeur, rapporteur, délateur, estampeur, provocateur : partout je n'ai rencontré que des déboires. »

Il soupira, puis reprit :

« Un jour que je me promenais triste solitaire et désabusé dans la banlieue parisienne du côté de Blagny, j'aperçus devant moi un nain qui marchait en titubant sous l'effet de l'ivresse et qui finit par s'écrouler dans un fossé. Je le tirai de là et commençai par le débarrasser de son porte-monnaie et de son portefeuille. Ils étaient tous deux très légers. Je compris alors dans un éclair que je venais de rencontrer celui qui devait guider mes pas dans la vie. Monsieur Chambernac, vous m'excuserez de ne pas vous narrer par le menu les différentes phases de son enseignement ; malgré le pacte qui me lie à vous, je ne puis vous en révéler les secrets. Permettez-moi seulement de vous lire une petite description que j'ai faite de ce personnage.

### E. Livre deuxième, XXXI (p. 691)

« Alors, vous m'avez donc bien menti [...] »

- Hélas oui, monsieur. Qu'est-ce que vous voulez, monsieur, c'est le *Larousse* qui le dit : un diable, c'est quelqu'un qui calomnie.

### F. Livre cinquième, CV (p. 777)

« Et maintenant ne puis-je pas dire, sans crainte d'être taxé de monomanie systématique, que ce Grand *Thou-Th* à qui la plus haute antiquité égyptienne attribue une tête de chien, tandis qu'elle figure la constellation du GRAND-CHIEN<sup>1</sup> par les signes sacrés T-T, se prononçant *Thau-Thau*, n'est autre que le grand TOUTOU (*Tou-tou*) du Ciel ? »

« N'y a-t-il pas identité manifeste, *flamboyante*, si je puis m'exprimer ainsi, entre ces noms du *Chien*, *Taau-T*, ... , *Thou-Th...*, *To-T*... en éthiopien, et *Tou-Tou*, en français vulgaire.

... Montrerai-je des CHIENS dans ces QUENS ou comtes des anciennes provinces françaises où le mot *chien* se prononçait QUIEN, KUEN, forme que de Guignes donne pour être celle du chien, en Chine, où ce mot QUENS est un titre qui équivaut à *Gouverneur de Province* ou de *Ville*, tandis qu'il se retrouve, chez les Etrusques, sous cette même forme QUEN, avec la signification de *Roi*.

... Quoi qu'il arrive, j'aurai bien mérité des Chiens, en général; Chiens de nom et d'armes, ainsi que Chiens de fait.

J'eusse été heureux qu'il m'eût été permis de mettre ce travail d'écolier sous l'abri tutélaire d'un nom magistral et considéré ; mais puisque cet honneur m'est interdit, c'est à mon humble collaborateur, à mon fidèle et brave DRAGON, FIDELIS ET AUDAX, que j'en fais la dédicace, - et que j'en confie la défense.

À moi, DRAGON !

À moi, tous les chiens et CHIEN du monde ! »

### G. Livre sixième, CXVIII (pp. 805-808) Daniel, fils de Chambernac, est asthmatique ...

Depuis quelques jours Daniel sentait l'air se resserrer autour de lui, se rider, se friper. Et ce soir-là lorsque couché, il fut sur le point de s'endormir, à l'intérieur de sa poitrine, il sentit l'espace qui se resserrait, se fripait, se ridait, se contractait comme un vieux parchemin. Il se dressa et s'assit dans son lit et se demanda si après une dizaine d'années il allait recommencer à avoir des crises d'asthme. Il se recoucha ; mais sa respiration devenait plus lente, plus pénible, prête à s'immobiliser. Il se dressa de nouveau et s'assit, tout bossu, prenant automatiquement la position de l'asthmatique, celle des momies du Pérou celles qu'on mettait dans des jarres, celle de l'embryon.

Peut-être cela n'allait-il pas venir. Il lui sembla que sa respiration se régularisait. Il s'allongea ; mais bientôt il dut reprendre son attitude fœtale. Il attendit. Il étudiait le rythme de ses inspirations et de ses expirations. Le dictionnaire Larousse dit, et c'était un des textes qu'il connaissait par cœur avec le récit de l'exécution de Damiens :

[« Dans tous les pays, tous les peuples, on a cherché à proportionner la punition au crime ou au délit commis. Le corps humain étant fort sensible à la douleur, on s'est ingénié à varier à l'infini les modes de torture qu'on lui pouvait infliger. Et comme l'invention, en cette matière, n'a d'autres limites que l'imagination et que l'imagination s'appuie sur l'observation physiologique et psychologique, il en est résulté une floraison effroyable de *supplices*, où les peuples de l'Orient se sont particulièrement distingués. »]

Daniel se leva pour prendre de l'aspirine : deux ou trois comprimés. Peut-être cette bénigne médication serait-elle suffisante. Il espérait encore que la menace était illusoire. Il alla dans le cabinet de toilette et avala ses trois comprimés. Il revint dans sa chambre, et rôda hésitant.

Depuis son enfance, c'était là son sujet principal de réflexion, son objet unique. Il avait lu les philosophes, mais leur silence à cet égard l'avait déçu. Car pour lui, la douleur sous sa forme radicale et dépouillée - celle qui fait l'essence du supplice - était la pierre d'achoppement et le tombeau de toutes les philosophies. Un homme torturé renverse tous les systèmes et détruit toutes les idéologies. Le mal peut dépasser, toute mesure et rien ne peut le compenser. Le temps détruit le bonheur, mais les souffrances ne s'effacent pas. Elles demeurent, elles sont acquises, à jamais, et ne sauraient périr.

---

<sup>1</sup> Queneau fait dériver son propre nom de ... chien, et de chêne, d'où le récit fortement autobiographique et en vers (!) du même nom, *Chêne et chien*, publié en 1937, soit la même abée que *Les Enfants du Limon*

Il finit par se recoucher, s'allongea sur le dos. Il se rappela alors sa première crise, à La Ciotat. Il ne savait pas ce qui lui arrivait. Après, ça avait duré pendant des années malgré médecines ; puis, au régiment, curieusement, ça avait brusquement cessé. Tout est relatif dans ce monde, excepté, la douleur. Le bonheur ne laisse pas de traces, il s'évanouit avec le passé ; mais la souffrance reste. L'écartèlement est un absolu. Tout est fugitif mais le mal s'accroît sans cesse. Rien ne rachète l'agonie de tous les hommes torturés.

Replié sur lui-même, il sentait venir l'étouffement. Lorsqu'il allait à la pêche à La Ciotat, il regardait toujours avec horreur les cabrioles du poisson qui, gueule ouverte, sanglantes du hameçon arraché, essayait de saisir un espace respirable dans cette grande masse d'air qui l'angoissait. De l'anguille écorchée vivante au hibou crucifié, le mal pouvait bien se réjouir. Car la souffrance, c'est le mal, le crime. Mais si le crime se repaît d'une souffrance, c'est alors un mal. Daniel avait approfondi cette casuistique.

**Le vrai mal est celui qui vient de l'homme ; non celui qui vient de la nature.** La longue agonie du cancéreux, les douleurs fulgurantes du tabès, ce n'était rien dans l'absolu puisque n'y intervient pas la volonté de l'homme. Un homme qui meurt de soif dans le désert n'attendrissait pas Daniel ; il n'avait pour lui aucune pitié. Mais l'homme condamné par quelque tribunal ou le bon plaisir d'un tyran à mourir de soif dans un in-pace révélait une impasse philosophique,

C'était une vraie crise. Suant et haletant, il peinait après la gorgée d'air. De temps à autre, il réussissait à expectorer des crachats granulaires et noirâtres, pas du tout comme ceux quand on est enrhumé. Congestionné, migraineux, le cœur battant gonflé comme outre, il attendait qu'arrivée à son comble cette crise se terminât. Il n'y avait plus en lui qu'un souffle si pauvre qu'il aurait pu croire qu'il allait mourir. Mais il savait qu'il renaîtrait.

Personne ne pouvait justifier l'existence du mal. Cet homme qui hurle entre les mains du bourreau, sa souffrance durera et se perpétuera et, se dégageant de lui, lui survivra jusqu'à la fin des temps et au-delà, accroissant cette masse d'horreur qui s'est constituée depuis le commencement du monde - en face de Dieu. Le mal était si fort, sa puissance fabuleuse qu'il arrachait à Dieu de larges pans de l'être. Une tache de sang tombée dans le domaine de l'existence s'élargissait graduellement lentement, sûrement, comme huile. Et ce sang n'était point celui d'Abel, mais celui du premier supplicié. Comme les chrétiens voient toujours saigner les cinq plaies du Christ, Daniel apercevait roulant du fond des âges un fleuve écarlate charriant du pus et des chairs hachées. Et qui ne venait pas de Dieu. Qui donc avait gribouillé sur le plan de la création avec cette encre immonde ? Qui donc l'avait ainsi rayé ?

Et maintenant la crise était terminée. Peu à peu il s'étendit, avec un souffle qui pouvait désormais courir librement.

Il crachouillait encore, de temps à autre ; et la sueur se glaçait sur lui, Mais étendu immobile, il percevait son bonheur. Il souriait, dans la nuit, Et l'aube vint.

La sphère hurlante du mal continuait à ébranler de ses convulsions la sphère inquiète du bien. Les justes se réjouiront-ils des rugissements des damnés ? Le mal pour Daniel n'était point le péché, mais ces tortures infligées à la face du monde, à la surface de la perpétuité.

Depuis de longues années, il n'était plus catholique quoique parfois il allât à la messe, pour faire plaisir à Mme Hachamoth. Mais il avait horreur des libéraux douceâtres qui escamotaient l'enfer. Oui les souffrances des damnés n'auraient point de fin.

[Lorsqu'il était catholique : Pourquoi les démons ne désobéissent-ils pas à Dieu en récompensant les pécheurs ? Au lieu de les punir ? Comme Lui ?]

Mais il avait aussi horreur de ces philosophies humaines qui semblaient ignorer qu'il y avait eu, qu'il y avait et qu'il y aurait des hommes qui périraient dans les tourments. Elles étaient muettes sur ce sujet : les pals, les gibets et les croix réduisaient leurs bavardages au silence. Les martyrs trouvaient au ciel leur récompense et les damnés leur punition en enfer, mais à la surface de la terre subsistait l'ombre visqueuse des supplices. .

Daniel cherchait en vain la pointe qui pût dissocier ce fantôme abject.

Il cherchait. Il cherchait.

Lorsque l'aube fut venue il s'endormit.

### III Notes de l'édition la Pléiade, Raymond Queneau, Œuvres Complètes, II, Romans Tome I

A. (p. LI) Il est significatif que les personnages capables d'[...]émoi en présence d'une femme soient également ceux qui sont exempts de l'ambition, de l'orgueil, de l'agressivité ou de la rancœur que Queneau considère comme le chiendent humain [...]. Si le grand partage des humains est entre ceux qui portent ce chiendent en eux et les autres, c'est à la deuxième catégorie qu'appartiennent les personnages qui ont cette sensibilité au

monde féminin. Or, plante pour plante, il en est une que Queneau mentionne dans nombre de ses romans, toujours au passage et dans des contextes variés, mais avec insistance : ce sont les fleurs bleues. L'expérience de Narcense, de Lehameau ou de Valentin<sup>2</sup> a beau n'avoir rien de « fleur bleue », on est tenté, compte tenu de la marge de jeu laissée par le passage du singulier au pluriel et du sens figuré au sens propre, de voir dans ces mentions de fleurs bleues répétées à travers l'œuvre autant de rappels que le cœur des hommes n'est pas tout entier, ou pas toujours, voué au chiendent.

C'est une belle trouvaille, de la part de Queneau, que d'avoir fait de ces fleurs bleues mentionnées au début et à la fin du texte, le titre de son avant-dernier roman. Des deux personnages qui s'y rêvent l'un l'autre, l'un est toute brutalité et esprit guerrier, l'autre, dans le temps où le roman nous le présente, consacre ses journées à des activités pacifiques, dont la sieste et l'apéritif, et pour finir se trouve libéré par l'intervention d'une femme de ce qui subsistait en lui de moins innocent. Au terme, ou peu s'en faut, d'une œuvre qui avait commencé par un roman intitulé *Le Chiendent, Les Fleurs bleues*<sup>3</sup> pourraient bien entre autres significations, se référer à l'autre pôle de la dualité humaine.

B. (p. 1597) [...] [L]e romancier se demande quel serait au juste le thème de son œuvre. Il conclut [...] : « le thème, c'est [la Recherche de ~~biffé~~] Dieu et Léviathan ». Une lecture de trente-neuf feuillets écartés – les chapitres V et VI de la seconde partie du manuscrit – suggère que le thème biffé pourrait être « la Recherche de la Vérité ». La longue conversation entre Daniel et Astolphe contenue dans ces deux chapitres concerne en effet l'origine du mal, ainsi que les méfaits de la civilisation moderne et de ses inventions. Chez Daniel, cette question aboutit à une mise en cause de Dieu, tandis que chez Astolphe elle devient une mise en question de la modernité, le nom de Léviathan évoquant à la fois le monstre marin figurant le mal dans la Bible et l'Etat despotique de Hobbes.

C. (p. 1609) Le problème du mal, qui se trouve au cœur de la gnose comme au centre des méditations de Daniel Chambarnac est pour certains capital dans la pensée de Queneau. Raymond Mahieu, par exemple, voit en Bébé Toutout « le nom du Mal incarné », car les systèmes totalisants du roman se construisent autour de cette racine : *tout*. Il considère aussi que le désir de plénitude que partagent tous les personnages romanesques, à l'exception de Daniel et d'Astolphe, est une aspiration vers le mal plutôt que vers le bien.

PROLONGEMENTS : sur la question du mal, de l'innocence, de la culpabilité, cf. les romans de F. Dostoïevski, notamment *Les Démons* (1871) et *Les Frères Karamazov* (1880). Plus près de Queneau, *Voyage au bout de la nuit* (1933) de Céline, *Sous le soleil de Satan* (1926) et *Nouvelle histoire de Mouchette* (1937) de G. Bernanos, *La Nausée* (1938) de J-P Sartre, aussi *La Peste* (1947) d'A. Camus ... Voir aussi le mythe de *Faust* illustré par Goethe au XIXe s.

MOTS CLES : sincérité, authenticité (« J'ai vieilli »), vérité (cf. Pilate et ... Gabriel : « si tu savais cexé »), l'identité et l'altérité...

---

<sup>2</sup> Narcense, in *Le Chiendent* (1933), Lehameau, in *Un rude hiver* (1939), Valentin, in *Le Dimanche de la vie* (1952), roman qui précède directement *Zazie dans le métro* (1959). Les « fleurs bleues » ne sont pas moins présentes dans *Zazie*, cf. p. 131, dans le chapitre 12 (le chapitre de la choucroute ...).

<sup>3</sup> Publié en 1965, c'est l'avant-dernier roman de Queneau, avant *Le Vol d'Icare* (1968)